

collection *singuliers pluriel*

Angela Lugrin

Je n'ai plus peur de rester là

© éditions isabelle sauvage, 2023
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez
ISBN : 978-2-490385-38-6
ISSN : 2275-3893

éditions] isabelle sauvage

à June, Nikita et Fred

Voilà plusieurs mois maintenant que je n'écris plus. Le désir d'écrire est là, sous mes yeux, petite bête inanimée et moi, devant elle, les bras ballants.

Je suis dans mon petit bureau, prête à questionner, un peu encolérée, ce qui n'écrit plus, là où ça écrivait. Mon ordinateur est allumé. Page blanche lumineuse. Je ferme les yeux.

Le rêve de cette nuit me revient, intact, brutal, ciselé :

Une route de campagne déserte, un soleil implacable.

Marie, jeans, chemise blanche, rouge à lèvres très vif, lèvres closes, debout adossée à une voiture neuve, une Renault 9 blanche étincelante, portières fermées.

Sur le bitume, en arc de cercle, des chaises blanches en plastique désuètes, inutiles.

Ciel étourdissant de blanc, lumière statue.

Au loin, une forêt circonscrite, noire comme une pierre sur l'horizon.

Je n'ai plus de corps. Je n'ai plus de voix. Quelque chose en moi avance vers mon amie mais mon corps est sans mouvement. Rapprochement continu et sans effet.

Sans voix, elle et moi.

Le silence dans le rêve n'est pas discutable.

Le texte qui se préparait est déjà autre.

Je pensais devoir mener un combat rationnel et douloureux pour comprendre ce qui se tait en moi, et voilà que le rêve s'agite et distille, sans que je sache pourquoi, une joyeuseté inattendue. Il rompt le fil du sens, me fait tomber

dans une faille au seuil même de la randonnée horizontale.
Dans cette chute, déjà une consolation.
Et quelque chose fourmille au bout de mes doigts.

D'abord le silence

Dans le rêve, le silence est de plomb : bourdonnement épouvantable, bruissement énigmatique. Il n'est pas non plus une porte fermée contre laquelle on se cogne.

En lui, les prémices d'une musique.

★

Dans l'envers du rêve, il y a la mort de mon amie Marie, le trou laissé par elle dans ma vie. Je n'ai jamais vraiment pris le temps de penser son absence, d'interroger le manque d'elle, l'éclipse de la conversation folle que nous entretenions depuis plusieurs années. C'est fou comme on feint de croire que la mort est acceptable, que plus rien n'est à ajouter, que la brèche, un jour, se refermera, comme elle est apparue. Le rêve me ramène au poids concret de l'absence.

★

Ces derniers temps, je me sens parfois éteinte, désengagée, comme beaucoup, un peu sidérée à la fois par la monstruosité du monde et la bêtise ambiante et je n'ai plus le même appétit pour les conversations.

J'aimais les discussions avec Marie. Elle prenait le risque de la noyade dans la parole, toujours plus prometteuse que certains silences, pour le meilleur et pour le pire.

Le dialogue avec elle oscillait en une fraction de seconde de *La Princesse de Clèves* à l'âne dans le champ en face de sa petite maison, de l'effet du Seresta à *L'Enfer* de Dante, de l'avenir de la psychiatrie à la couleur de mon rouge à lèvres «longue tenue». Ces mouvements énigmatiques du coq à l'âne conféraient à chacun de ses énoncés l'inattendu des voyages. Il suffisait de se laisser emporter. Elle avait du même coup le don de libérer chez son interlocuteur une force de langage qu'il ne soupçonnait pas. Avec elle, on parlait comme on rit et comme on pleure. Les voix décollaient. Avec elle, on ne se posait aucune question au bout du plongeur. On sautait.

Les fous, ceux croisés à La Borde ou à l'hôpital des Murets, ou même dans la rue, eux aussi ont la parole «coup de sabre», la parole «fusée», la parole qui embarque. Ils bataillent dans la jungle du langage, en plein dedans, entravés de ça, et quand ils cherchent à s'en échapper, les mots qui s'attachent à leurs camisoles invisibles ont la puissance du venin. «Je veux vivre dans l'infini», criait le fou dans les couloirs de mon enfance.

Quand nous étions petits, mon frère et moi, nous croisions régulièrement dans les allées de l'hôpital psychiatrique où travaillait mon père une vieille dame, internée depuis des dizaines d'années, promeneuse insatiable; elle ramassait dans de grands sacs tout ce qu'elle trouvait par terre: des papiers de chewing-gum, des petits écrous, des mégots de cigarettes. Ses sacs étaient toujours chargés à bloc, de gros sacs en toile de jute, opaques, bourrés de toutes ses collections. Elle nous remarquait sans s'intéresser

vraiment à ces enfants de l'hôpital lancés à toute berzingue sur leur vélo dans les méandres du parc les mercredis après-midi. Elle ne nous parlait pas. On savait bien ce qu'il y avait dans ses sacs parce qu'on la voyait s'arrêter tous les deux mètres et plier son vieux corps tout tordu, le visage presque sur le bitume scrutant une énième merveille. Le contenu ne nous intriguait pas, en revanche, sa marche lente, son corps comme à contre-courant, la façon étrange, presque aquatique, avec laquelle son corps ployait comme vers des profondeurs abyssales et inconnues, tout cela nous subjuguait. Une énigme qui agit sans qu'elle ait besoin d'être résolue. Le corps des fous parle pour eux. Un jour, on l'a croisée, et mon père s'est étonné à haute voix de son nouveau sac plastique, vide et transparent. «C'est un sac vide pour me donner une contenance!» a-t-elle répondu du tac au tac. Coup de poing dans nos images d'enfance. Oui, il y a des paroles qui font scintiller les mystères et impriment à jamais la peau de notre langue. Il faudrait toujours côtoyer les fous pour nager dans les eaux profondes du langage, les écouter, comme on caresse les cheveux d'un enfant qui pleure.

Il y a aussi les enfants qui naissent au langage, y trébuchent et y rient, s'en émerveillent et s'y regardent comme dans un miroir. Toujours la parole des petits déchire les ciels nuageux. La petite cuillère, lâchée malicieusement par une minuscule main potelée dans le haut pot de miel, s'enfonce, verticale, jusqu'à toucher le fond: «Regarde, la cuillère, elle a pied!»

J'ai rencontré beaucoup de bavards impénitents et aussi des gens qui se méfient des parleurs et qui clouent le bec à

tous ceux qu'ils accusent de bavardages inutiles et dont le silence ne garantit pourtant rien. Mais des gens qui parlent comme on voyage en terre inconnue, c'est assez rare. Quand j'ai la chance de rencontrer l'un d'eux, il me semble retrouver la source de la parole vive, le ciel des mots, l'éther de la langue, une quintessence. Leurs mots se diffusent alors dans mon corps comme une ombre invisible et consolante qui ne relève pas du sens posé, mais au contraire d'un sens défait, duquel s'échappe le parfum de l'inouï.

La parole de ceux-là caresse autant qu'elle blesse, elle est un arbre aux fruits épineux pour les affamés.

★

Tout a été entendu mille fois; nos opinions sont faites; la platitude des répétitions est harassante. Il serait facile de renoncer à la parole vive tant le « récit » répétitif que nous construisons pour rendre compte de nos existences, les modeler, les rendre plus acceptables est usant. Parfois quand je m'entends parler, ressasser des épisodes de ma vie, mes points de vue, mon cœur s'emballe et l'envie me prend de mettre un grand coup de pied dans le château de cartes de ma propre narration. Mais je ne fais jamais rien, la conversation se fait et se défait et, de retour à la nuit, rien ne semble avoir été dit, ni même entendu. Dans le silence de l'insomnie qui a quelque chose de commun avec celui du rêve, il y a l'envie de fondre en larmes.

L'écriture me semble parfois être le seul moyen pour faire voler en éclats ce récit personnel contre lequel nous

nous blottissons comme des apeurés, pour replonger dans le grand bain, repartir à l'aventure, le seul lieu où aller demander des comptes à la promesse souvent non tenue de la parole vive.

★

Après avoir écrit mon premier livre, j'ai beaucoup parlé de mon expérience d'écriture. Le fait d'écrire avait activé en moi une sorte de moulin à paroles. J'expliquais comment il avait été écrit, pourquoi, quand, où... J'ai un peu moins parlé pour le deuxième. Depuis le dernier, je ne peux plus dire un seul mot au sujet de mon lien à l'écriture, et si quelqu'un m'interroge, j'ai le ventre qui se tord. Peu à peu le silence tombe même sur les autres sujets. Depuis que je ne peux plus parler, je ne peux plus écrire.

À moins que ce soit précisément l'inverse.

★

Marie a dit plusieurs fois vouloir voyager un jour en Inde avec moi. J'y suis allée souvent et elle me demandait régulièrement de lui raconter la pluie tonitrueuse à Madurai, le ciel orange d'Agra, la plage couverte d'ordures de Mahabalipuram, le corps à demi brûlé flottant sur le Gange juste au-dessous de la terrasse de l'hôtel... Elle me demandait de dire le nom des villes, Chidambaran, Pushkar, Varanasi... les pétales fanés dans la chambre de Pondichéry, la couronne de fleurs de jasmin plaquée contre mon

nez pendant cinquante heures dans la puanteur du train Cochin-Delhi. Elle écoutait, souriait, me faisait répéter avec dans les yeux la joie de pénétrer ce que les miens avaient un jour possédé. Dans ce voyage à venir, elle nous imaginait marchant dans la lumière chaotique et solaire de l'Inde. Elle appelait de ses vœux qu'un film muet soit fait de ça : de nos corps en marche sur des chemins poussiéreux et orange.

Ce voyage-film muet, nous ne l'avons jamais fait, si ce n'est, mille fois, autour de la table dans le jardin de sa maison de campagne ou dans son appartement parisien, dans nos éclats de rire, nos pauses un peu émerveillées, nos mots entortillés autour de l'ici et du maintenant, de l'ailleurs, de l'avenir et du passé. Le voyage dans la parole n'était pas loin du voyage muet désiré, je crois.

★

Quand mon dernier livre a été rangé dans la bibliothèque, j'ai eu une terrible envie de fiction, comme une fringale après l'ivresse. Je me sentais un peu maigre de moi et n'avais plus goût aux récits autobiographiques. Je pensais avoir traversé une terre et avoir les ailes suffisamment déployées pour me lancer, traverser la rivière. J'allais enfin quitter mes rives, voyager en pays inconnu. Je voulais écrire des mondes charpentés comme des églises, remplis de paysages exotiques, de personnages aux mille visages... J'ai acheté des carnets, des feuilles, du scotch, des stabilos. Comme Joyce Carol Oates ou d'autres auteurs prolifiques,

j'allais placarder sur mes murs des fiches «personnages», des chronologies, des événements entourés en rose fluo, faire des connexions avec des flèches vertes qui les relie-raient, des trames narratives en jaune... J'attendais avec bonheur ce travail frénétique que je devinais titanesque pour moi qui n'étais jamais parvenue à inventer quoi que ce soit, depuis les rédactions en classe de sixième jusque dans mes lettres d'amour, en passant bien sûr par mes livres.

La fiction a toujours été une porte close juste derrière laquelle se tenait l'évidence d'une élévation. J'allais enfin l'ouvrir.

★

Nikita, ma première fille, me demandait toujours d'inventer des histoires quand elle était petite. C'était un peu douloureux pour moi de ne rien pouvoir inventer, que les choses s'arrêtent si vite, comme si le monde de la fiction était un monde-prison plein de hauts murs et de barreaux. Un monde à la fois inaccessible mais aussi qui menaçait de m'enfermer. Quelque chose en moi aimait à le refuser. J'ignore la nature de cette chose. Peut-être l'envie de me riever au réel comme à un mystère plus excitant. Je ne sais pas.

Un ami canadien lui avait offert deux personnages «boules de Noël» à suspendre dans le sapin. Il y en avait un, un peu gris et beige en feutrine qui avait une tête des mauvais jours. L'autre était tout blanc, un peu brillant, une sorte de bonhomme de neige rondouillard, avec une

bouche rouge et souriante, bien jovial celui-là. Tous les soirs, j'ai pris ces bonshommes dans mes mains et je les ai animés en utilisant, comme des pierres pour traverser la rivière sans se mouiller, des anecdotes qui s'étaient produites dans la journée. Pendant plusieurs années, la petite fille m'a demandé «les histoires de monsieur Boule et de monsieur Gringrin». Parfois, elle se rendait compte que de nouveau dans l'histoire il était question de la maison de la rue de la Roquette, des casseroles dans l'évier, de l'odeur du doudou, des Playmobils, de la photo de mon pépé Antoine sur la cheminée, alors elle me demandait, exaspérée, de changer de lieu, d'aller plus loin, d'inventer des exploits, d'aller à l'inouï. J'étais incapable d'aller ailleurs pour y puiser de l'inédit; ce qui était sous mes yeux accrochait mes mots au vol. Malgré le manque d'inventivité et la maigreur de mes récits, malgré sa colère parfois, la petite fille raffolait de ces histoires. Peut-être aimait-elle, à travers mes mains accrochées à ces deux bonshommes comme à un radeau dans la menace du naufrage, les efforts que je faisais pour arracher à notre quotidien un lambeau de nouveau? Ces deux figurines sont encore dans sa chambre aujourd'hui, pas loin de son lit. Je les regarde et le souvenir du châtimeur qu'ils m'ont fait endurer me fait sourire.

Ma fille, maintenant jeune adulte, n'a lu aucun de mes trois récits; ça ne l'empêche pas, souvent comme ça, entre deux portes, de me demander pourquoi je n'écris pas de fiction... Dans sa bouche comme dans la mienne, la fiction a un goût d'apogée.

★

Quand j'interroge l'infertilité de mon imagination, je réalise que si j'ai toujours beaucoup lu, j'entretiens un rapport ambigu avec les histoires.

Je ne crois pas avoir été une grande lectrice dans ma petite enfance. Quelques albums refont surface. Une histoire de deux cochons amoureux qui dormaient à la belle étoile dans un joli verger et qui dégoutaient un coffre aux trésors lors d'ébats joueurs dans la boue. Alors, ils achetaient une belle maison, une Cadillac, des vêtements en dentelle, un lave-vaisselle. Mais soudain tout s'enrayait, le lave-linge inondait la buanderie, déchirait les vêtements délicats, dans la précipitation la voiture terminait dans la piscine. Alors ils envoyaient tout balader. Je revois le dessin des deux cochons dévalant une colline sur leurs pattes arrière, balançant au-dessus d'eux dans le bleu roi du soleil couchant des colliers de perles, des soutiens-gorge, une chaussure à talon, des bretelles... J'adorais cette histoire.

Je me souviens aussi d'une histoire que mon père se plaisait à nous raconter de manière récurrente, qui était censée nous faire peur et dans le même temps nous faire apprivoiser la terreur, nous faire rire d'elle. Mon père la racontait en prenant la voix d'un grand-père, d'un enfant et même celle d'un cheval fou pour nous apeurer un peu mais, près de lui, toujours on riait, jamais nous n'aurions pu avoir peur de quoi que ce soit. Il prétendait que cette histoire était arrivée «au pépé du pépé du pépé». Subsis-

tait un doute bien délicieux. On aimait l'histoire pour les voix de notre père et aussi parce qu'elle devenait constitutive de notre identité familiale.

Adolescente, je lisais beaucoup de romans mais la trame de l'histoire ne s'imprimait jamais vraiment dans ma mémoire. Les mots ont plutôt laissé des ombres en moi : une phrase disant le froid, une autre le cœur chaud de l'ivresse dans un bar en contrebas d'une rue neigeuse de Saint-Petersbourg, le regard noir d'un assassin, le parfum de fleurs séchées d'un cloître... Mes lectures enrichissaient un petit portefeuille imaginaire duquel je pouvais sortir, coincées entre ma carte d'identité et la photo de ma meilleure amie, des images éparées, lointaines, exotiques, mordantes, pour toutes les situations que je rencontrais : l'amour, la peur, la colère, l'ennui, l'envie de rire... Aujourd'hui encore, je retiens rarement la cohérence de narration des romans que je lis mais plutôt des fragments, des détails que je range à ma façon dans cette drôle de bibliothèque intérieure, bien encombrée, qui manque évidemment d'ordre et de sens. Des fictions, je retiens ce qui est à même de fleurir en moi une mémoire poétique et délaisse la trajectoire du sens. Une mémoire poétique chaotique absolument inhérente à ma vie, en définitive.

J'aime parfois que les romans me donnent la sensation du vrai, sensation qui me fait douter parfois de l'intérêt de l'expérience vécue. Fréquenter le monde de la fiction, c'est prendre le risque de renoncer au monde réel, troué, au monde insensé, jamais clos, risque que je n'ai, je crois, jamais voulu prendre.

Jeune, j'ai mis dans mon sac à dos *Les Chants de Maldoror*, *L'Ombilic des limbes*, *Les Fleurs du mal* et je suis partie me balader. J'aimais les textes-noyaux, qui pouvaient se lire comme on ramasse une pierre pour la lancer au loin ou la mettre dans sa poche. J'ai préféré aux romans les voyages en train, les amoureux, la musique, le vent, l'air marin, les nuits à la belle étoile et les textes dans mon dos qui se prenaient dans n'importe quel sens et dont les mots me susurraient que l'immersion dans le réel avec eux comme compagnons serait toujours plus dense, plus vertigineuse que sans eux.

« Ô flots abracadabrantésques, / Prenez mon cœur, qu'il soit sauvé ! », tandis que sous la lune et dans le vent irradiant de la nuit d'été, le jeune homme naufragé embrassait de sa langue toute ma jeunesse furieuse.

Aujourd'hui encore, je disparaissais souvent, en douce, dans cette bibliothèque intérieure.

★

J'ai lu, parfois jusqu'à épuisement, la littérature romanesque française et russe du XIX^e mais aussi les romans d'Haruki Murakami, de Carson McCullers, de Cormac McCarthy, Larry McMurtry, Joyce Carol Oates, James Lee Burke... Un peu comme des laboureurs, ils ont creusé en moi des sillons, des lieux, des regards mais ces livres m'ont toujours laissée, d'une certaine manière, sans voix.

L'ingéniosité et le fonctionnement rigoureux des mondes créés, la technicité des constructions narratives, la psycho-